

À mal proprement parler

Du même Auteur

De l'incohérence des maux
Ne déplace pas la borne antique
Vite !

À mal proprement parler

Clovis Hadj Adjémi

Pour mes enfants, Marine et Ugo

Préface

Je ne puis me soustraire à cet exercice hebdomadaire qui m'enjoint la rédaction d'une chronique de 4 500 caractères. Cela dure depuis quelque temps déjà, suscité par un élan inconnu, guidé par une inspiration secrète, une sorte de méditation sur les jours qui s'enfuient et qui me conduit inexorablement à faire mienne, la maxime de l'Ecclésiaste :

« Tout est vanité et poursuite du vent ! »

Cette vérité est consolante et pleine de bon sens. Elle tisse en sous-main une partition que ces petites chroniques pianotent. Celui qui veut les déchiffrer, lira entre les lignes, convoquant à l'occasion quelques évidences cachées, qu'il connaissait déjà.

Voilà bien ma seule ambition, réveiller doucement, ce qui s'est endormi au fond de chacun de nous, cette conscience d'être, dont on devine trop tard l'existence.

Chaque semaine, à force d'observation, j'ai rassemblé assez de combustible pour écrire quelques nouvelles, de quoi consoler les cœurs en hiver...

Observez-vous, consignez quelques phrases sur un calepin, c'est le début d'une histoire, la vôtre. C'est préférable à une thérapie mais moins efficace qu'un voyage au long cours !

Accomplissez ce que le cœur exige de vous...

Et que le meilleur, toujours vous précède !

Clovis-Hadj-Adjémi

La stratégie du Je

« Tu perds ton temps à mariner dans ses pupilles. À l'avenir laisse venir, laisse le vent du soir décider. Tu l'auras toujours ta belle gueule à défaut d'éloquence. À l'avenir ne laisse pas les autres choisir, laisse venir... »

Le phono résonnait un vieux blues et François se reversa un quatrième « J & B » bien tassé. Une sale journée de merde à ne pas recommencer. Le droit d'oublier. Personne ne viendrait l'obliger à rien. Les ordres étaient clairs, ne pas déranger le « Père ».

Le chef du protocole, en vrai professionnel avait fait le boulot. Une tête de bouledogue et une voix d'hôtesse de l'air, ça en avait désarçonné plus d'un, d'autant plus, que son allure d'ancien CRS, suffisait en général à se laisser éconduire gentiment. Un fantassin toujours en première ligne qui en avait vu passer des Présidents épuisés à supporter les plaintes d'un peuple indécis qui l'avait porté au pinacle.

La lune de miel s'achevait. Il repensa à Madame qui avait préféré l'anonymat du « Fort de Brégançon », partie avec un gigolo diplômé de « Science Po » se dorer la pilule au frais du contribuable et pour un avenir plus enviable. Le pouvoir est source de désagrément pour un couple qui attire les intrigants, les fausses blondes qui finissent par dynamiter l'intimité. « Écoute ta petite voix, François, tes conseillers sont des guignols ! ». Maintenant qu'elle avait eu raison, il ne lui en voulait plus.

Comme toute la foule d'ignorants incapables de montrer leurs sentiments, il y avait cru que sa belle gueule suffirait à garder sa femme. L'Amour, est un péché de jeune homme sans expérience, sûr et invincible ! Il lui manquait l'humilité et la patience !

Le soir était tombé tôt sur le tarmac de « Toussus le Noble ». Une nuit fuligineuse et humide. Le goudron lisse reflétait les néons et un immense désespoir l'envahit. Qui menait son existence, quel tragique destin l'accompagnait ?

Béatrice, une journaliste patientait en grelottant que le « Père » descende de sa voiture. Il l'avait séduit, alors que l'avion présidentiel survolait deux fuseaux horaires, propices à la confiance. Les femmes aiment les « cœurs à cœur », ces histoires personnelles et malheureuses qui forgent une destinée. C'était un homme abandonné qu'elle accompagnait par devoir, pour rentrer par la petite porte dans la grande Histoire. Il l'avait embrassé et tout le monde avait détesté cette fille qui se mettait entre eux et lui. Quand l'avion se posa, il regrettait son geste, mais personne ne semblait l'avoir vu. Tous lui souriaient en lui souhaitant une bonne nuit.

« Tu perds ton temps à mariner dans ses pupilles. À l'avenir laisse venir, laisse le vent du soir décider... »

Il détestait les visites officielles ! Chaque fois son cœur se serait. Dans ces grandes messes où tout était joué d'avance : les alliances militaires, les contrats économiques, les discours accrédités par les deux parties et même la déclaration finale, aucun espace ne lui était dévolu pour marquer de son empreinte ces voyages. Il avait été choisi pour sa loyauté, sa compréhension des « plans de l'ordre profond » et il les appliquait avec tout le zèle nécessaire. La récompense serait à la hauteur du résultat. En attendant, le monde se balkanisait, les États nations perdaient de leur influence et bientôt, grâce à lui une

autre société surgirait encore plus libérale, plus répressive et enfin débarrassé des « inutiles ».

Son médecin personnel veillait à ses sautes d'humeur qui pouvaient gravement entamer ses jugements. Un malade mental en puissance, une espèce de psychopathe qui ne signait les décrets que le vendredi soir, lors des « ballets » qui accueillaient la fine fleur de la « cour » pour des bacchanales dégueulasses. Le « Valium » est une douce berceuse pour ceux que leur maman manquera à jamais. Précisément, il se souvenait de cette femme qui l'avait élevé pour réussir. Cette ambition venimeuse, aucune maîtresse ne lui en avait prodigué avec autant d'attention. Ne disait-on pas que derrière un grand homme, il y a une dame ? En l'occurrence, une ambitieuse femme ! Aujourd'hui réussir n'avait plus aucun sens. Il avait atteint son but...

Allait-il mourir d'ennui officiel, entre un ministre de la « défonce », trafiquant notoire et son premier ministre qui guettait ses faux pas diplomatiques ? La vie au château est courte pour tout le monde. S'enrichir est aisé si vous prêtez attention aux lobbyistes en tout genre. Peu résistent ! Privés, publics, les intérêts se confondent, puisque plus personne ne contrôle la vie démocratique. Le parlement sonnait creux, le sénat roupillait, la cour de la République était aux ordres, le peuple applaudissait sa servitude abreuvée de « fake news » répétant à l'envi ces conneries entre deux « Ricard ».

Comment allait-il réussir à tout dissimuler. Mentir au protocole. Béatrice dormait, le téléphone le réveilla.

- Allô !

« Tu perds ton temps à mariner dans ses pupilles. Laisse venir, laisse le vent du soir. Tu l'auras toujours ta belle gueule à défaut d'éloquence. Laisse venir... »

- Allô, allô !

La vie s'écoulait monotone. Son palais déserté par les meilleurs, les derniers incorruptibles puaient la gabegie, les coups fourrés entre ministres, l'encaustique du protocole et les mains moites qu'on ne serrait que du bout des doigts. Qui était-il vraiment pour qu'on s'intéressât tant à lui. On sollicitait des audiences sur des problèmes qu'il ne connaissait pas, que son intelligence malmenée par trop de guerres internes ne résoudrait jamais. Ses conseillers veillaient ! Kapos envoyés par l'élite mondialiste, sorte de Janissaires sur-diplômés en tout, ils œuvraient en sous-main au bon déroulement du plan. Eux aussi auraient leur part du gâteau ! Les batailles étaient finies. Il avait gagné le droit de régner à sa mesure. Un « je », qu'il croyait être le sien...

Tandis que l'avion ronronnait à dix mille pieds, Il se laissa aller à la confidence.

- Vous savez Béatrice, je suis sorti rarement vainqueur des cours de récréation. Se prendre des volées, parce qu'on pense plus vite que la moyenne, ça laisse des traces...

Maman en voulait à Papa qui n'avait jamais su s'élever au-dessus de la tyrannie d'un chef de section qui le méprisait, précisément pour la même raison que ma mère. Ma chère amie, J'étais doué, beau gosse et muet comme une carpe quand on me tabassait. Béatrice vous allez rire, la seule femme que j'ai vraiment aimée est une pute que j'ai connue quand j'étais jeune conseiller à la Cour des comptes. Une sortie un peu décadente avec une délégation de députés Russes, ça a quelques vertus. Pétula, quelle beauté. Après, au gouvernement j'ai dû faire gaffe à mes fréquentations... Dommage, elle avait du cœur et se foutait de la République.

À l'époque, je me fichais bien de tout le tralala qu'on nous imposait, nous les caciques, les formatés de l'ENA. Nous étions les « élus » !

Embrassez-moi Béatrice, donnez-moi le courage de vivre !

François mentait autant qu'il buvait. Il fabulait, car celui qui parlait ne lui ressemblait plus. Il buvait pour la même raison. L'ambition avait détruit le cœur même de sa conscience. Plaire n'était pas seulement un jeu, mais la règle. Une stratégie. Choisi parmi des milliers, il incarnait au mieux les idées malmenées par le parti, pour en faire des « forces de proposition ». Son silence était leur meilleur atout. Sa belle gueule aussi, mais plus encore l'austérité de ses sentences. Des discours, paroles volées à un homme qui s'exécutait...

C'était l'époque, où la gauche avait baratiné des programmes élastiques, comme le soufflet d'un accordéon. Ils avaient donné le tournis au petit peuple de « Lénine ». On privatisait à tout va, on régionalisait dispensant aux potentats locaux un pouvoir immense. L'Europe, grande poétesse en devenir saurait les arroser en fonds structurels, sans que Paris n'y voit une ingérence dans sa politique intérieure. Oui tout se tramait à merveille et « le père » en était le garant !

La fête foraine s'achevait. François ne sourirait plus. En public, il incarnait l'austérité, le gendre idéal en cas de crise conjugale ! Le parti misait sur son cheval. Ces couleurs ne lui allaient pas à l'âme, mais tout le monde se foutait que Dieu les trouvât tous, aussi ridicules les uns que les autres, à bidouiller leurs petites combines. Être plus haut que la foule, les caciques en rêvaient quitte à saccager les « droits acquis ». Le pouvoir est une drogue non prohibée ! La ciguë, la seule mixture à laquelle ils aspiraient...

- Faites monter l'arsenic, faites monter le mercure, faites monter la pression, Monsieur le président ! Lui suggéra son ministre de l'intérieur...

Les jeunes forcenés boutonneux se serraient compacts dans la rue. Les mères pleuraient, mais la jeunesse avait besoin d'adrénaline au-dessous de la ceinture. La République hésitait. Lui trouvait plutôt réjouissant, ces enfants qui voulaient changer le monde. Ils les aimaient un peu. Ils lui hurlaient des injures. François vieillissait. Ces gamins ne seraient jamais les siens. Un peu plus de gâchis à rajouter à la politique soufflée par ses frères d'armes.

Les CRS n'ont pas eu de remords. Pas de mort dans l'âme et deux dans la rue. Cuirassés comme des Troyens, ils s'en étaient donné à cœur joie. Tout un arsenal à tester grandeur nature, fallait y aller franchement. D'autres manifestations à l'horizon de 2010 étaient annoncées, ce fut une excellente revue d'effectif ! La jeunesse pouvait maintenant grandir...

- Mes amours, je les ai sur le bout de la langue : langue de vipères, langues mortes. Ne plus se taire... Dispensez-moi du son des leçons ! Lui souffla en secret une voix chantant un cantique.

- François comment avez-vous osé faire cela ? François, ce sont des gosses...

Béatrice n'avait pas su le protéger « d'eux ». Écran total sur les pores de sa peau. Muse inconsolable et inutile, vieille salue qui n'écrivait plus le moindre article, son âme l'avait déserté. Que restait-il de leur intimité, qu'une vague apoplexie avant la descente aux enfers.

Comment se débarrasser de ce « jeu » qui n'avait jamais été le sien ! Saurait-il retrouver cet atome immuable qui avait traversé le temps, sa charge positive déguisée en Président guignol ? Assis sous la voûte ancienne d'une crypte, il écoutait en silence, un chant grégorien. Il était seul. À l'abri des remords, la méditation aux bords des lèvres lui conseillait de fuir en dénonçant l'avenir qui se profilait. Déclassifier les documents

compromettants et crier au complot des élites mondialistes. Comment cette masse bêlante d'électeurs avait pu se laisser bernier ? Comment « les droits de l'homme » avaient dévoyé nos âmes si pures ? Il pleurait maintenant.

Le futur, pour l'amour d'une « connasse », qui l'avait porté aux nues n'avait plus d'avenir. La démocratie devenait une pénitence. Trop de majorités débiles, sans élixir, qui se jettent dans le premier cyclone et ses pairs qui laissaient faire. Il connaissait maintenant la distance qui le séparait de la foule.

Il balbutia son testament :

- Béatrice j'ai froid. J'étais censé conduire la France vers une voie qui l'empêcherait de se perdre. Les grands espaces, la fraternité, la justice et j'ai échoué. Impasses, chemins sans issue, que mon nom les baptise ! Mon étoile ne brille plus ici-bas. Elle est morte, cendre noire. D'autres cieux l'admireront un soir prochain. Accompagnez-moi là-bas Béatrice, répondez-moi Béatrice ! Y serez-vous, y serez-vous... ?

François annonça au peuple qu'il ne briguerait pas un second mandat. La population soupira d'aise. Ses amis politiques n'en demandaient pas tant. Béatrice avait préparé sa descente aux enfers en prenant ses clics et ses clacs. « Je » était muet. Il ne mentirait plus !

Le ciel s'ouvrit en deux. Il crachait le feu et la neige. Deux hommes assis se mesuraient au bras de fer. L'un souriait, il échouait, l'autre pleurait sa victoire était acquise. François se réveilla sans âge.

- Tu perds ton temps à mariner dans ses pupilles. À l'avenir laisse venir, laisse le vent du soir décider. Tu l'auras toujours ta belle gueule à défaut d'éloquence laisse venir...

L'antique phono continuait à crachoter un vieux blues.

- Je vous aime Béatrice ! Ce n'était pas un jeu cette fois-ci...

Leçon 1

Ma sœur, ne retient pas enfermé celui qui occupe tes
pensées,
Car en volant sa liberté, tu voles ton propre bonheur.
Il n'y a pas pire amour que d'exiger d'un homme,
Son service exclusif.
Souviens-toi que l'homme se partage équitablement
entre :
Son travail,
Ses distractions et sa femme.
Tu seras cette part unique !
Si elle est juste, elle te comblera.

Pour une telle bêtise

En se penchant pour ramasser une carte de jeu, les passants s'étaient amusés. Une femme si élégante en tailleur « Chanel », osant briser la marche laborieuse de la foule, pour une bêtise tellement incroyable de nos jours, méritait de l'indulgence. Son visage semblait éclairé par l'éclat d'une lampe à huile, tenue tendrement par une main invisible. La foule se taisait comme à l'approche d'une apparition. On aurait pu croire une sainte, tant l'impassibilité de son âme soulignait un être d'exception. Le ciel hésitait entre l'orage ou une éclaircie. Personne n'écoutait ce silence qui accompagne un miracle, trop absorbé par le déroulement inexorable du tapis rouge de son existence. Et pourtant, là, un événement se préparait. En écoutant battre son cœur elle hésita à la ramasser. « As de cœur ! » Dieu l'aimait toujours ?

Ce compliment venu du ciel, lui annonçait une journée radieuse. Ceux qui eurent le privilège de la croiser, se souvinrent d'un archange qui murmurait des louanges. Elle glissait sur la chaussée, en dehors des rails communément empruntés par la foule des anonymes et ne résistait pas à l'envie de partager un large sourire avec tous ceux qui la reconnaissaient. Seul et abandonné, sa liesse réchauffa le peu d'élan que j'octroyais à ma marche en avant. Ces louanges m'occupèrent un instant, signes que moi aussi je pouvais espérer un miracle. Quand on est pauvre, les miettes sont votre quotidien, elles suffisent amplement à la survie. Alors les prières d'une sainte qui, d'ailleurs l'ignore peut-être, je suis prêt à lui voler.

Je la revis plus tard. Un entretien d'embauche m'occupait la matinée. Une O.N.G charitable cherchait un logisticien pour préparer des colis de bienfaisance, à destination du monde en souffrance. Ce n'était pas mon CV d'ingénieur en Génie Civil qui les avait convaincus, mais les aides de l'État qui me prenaient en charge à 100 %. L'année « 1929 » était déjà oubliée, qu'on rentrait dans une nouvelle période d'instabilité financière qui alimentait les statistiques pour effrayer la populace. Quoi de plus efficace que la peur pour mener le monde à sa guise ? Écartelé entre son rêve de bonheur à la campagne dans un pavillon de schtroumpf et son putain de job à chier qui l'amenait à passer deux heures dans le métro, le pauvre peuple déféquait dans son « froc » de perdre les deux !

C'était le même regard. La même élégance. Le même sourire immaculé traversant les âmes trempées d'incertitudes, sans laisser de cicatrices. J'ai préféré faire allégeance, son détecteur à mensonge m'aurait craché spontanément la vérité avec un tact parfumé aux essences naturelles. On ne ment pas à un cœur si prodigue. Je lui ai bredouillé quelques hasardeuses motivations, promis de fournir des recommandations de sociétés improbables et elle m'assura d'une réponse rapide...

Au fil des temps je m'étais habitué aux : « Oui Monsieur, on vous répondra rapidement ! ». Des explications qui ne venaient jamais. Je dormais dehors et me rasais dans les toilettes des gares, urinant la nuit sur les rosiers des jardins municipalisés. J'avais perdu confiance. Mes convictions en berne, ruinées, j'étais ébaubi devant mes velléités. En panne sèche. Incapables de me rassurer. Je cherchais dans la vie, quelques signes qui puissent me sortir de la panade. J'avais bien essayé un bilan de compétence qui avait pointé toutes mes incompétences. J'en étais parti chlorotique. Un médecin abonné à

« Spiritualité des religions » m'avait même conseillé une thérapie du corps à base de massages ayurvédiques, qui à part me faire bander, ne stimula pas l'imagination créatrice de tout être normalement animé par un peu de vitalité ordinaire...

Au fond du trou, je m'en accommodais. J'y puisais même une certaine humilité. Cette épreuve qui descendait du ciel pour me punir, personne ne l'enviait. Ils avaient tort !

Un-prêtre-du-hasard, qui m'avait surpris à poil dans son confessionnal, alors que je changeais de pantalon l'avait confirmé. Dieu n'aime pas l'indécence, fut-elle contrainte ! J'y trouvais une certaine logique. Je devais avoir commis un délit d'initié quelque part dans une de mes vies précédentes sans le savoir. Les files s'allongeaient autour des « Restaurants du Cœur » qui accueillaient tous les midis des palanquées de « foutus à la porte » qui n'avaient pas voulu s'expatrier en Chine ou au Bangladesh. La mondialisation se frottait les mains devant tant de main-d'œuvre qui se monnaierait quelques « Kopecks » dans quelques mois. Le « Smic » était en sursis, « la Sécu » un vieux souvenir, devant nous s'étalait un boulevard de misère « Orwelliennes ».

J'acceptais mon sort, becquetant des miettes, un jour sur deux, « footingant » et « gymnastiquant » en costume trois-pièces dans les allées des parcs publics, entre les rosiers et deux rendez-vous manqués. Cette bêtise, tellement incroyable de nos jours, n'amusait guère les ménagères, promptes à jacasser sur la misère du monde. La morale est une occupation à plein temps pour ceux que la vie préserve de la honte d'exister...

Je l'ai croisée à nouveau. Le hasard ne sourit qu'à ceux qui croient aux signes. Nous venions de nous immobiliser, devant

une petite plume blanche au duvet charnu, superbement opalin.

- Nous l'avons aperçue ensemble, n'est-ce pas ? La sueur auréolait ma chemise de gala. Elle ne le remarqua pas...

- Je vous l'offre, mon ange gardien n'est pas loin ! Lui dis-je en la lui tendant. Ses yeux revolver tirèrent à blanc. Elle était Royale.

- Vous attendez peut-être une réponse du ciel ? J'éclatais en sanglots, en rire aussi, en spasmes baveux, en tout ce que l'homme peut vomir, quand il est au bout du rouleau. J'étouffais. Mon cœur battait à l'envers. Le grand corps malade, déshérité, se déchira de haut en bas. Je me suis affaissé. Un tas de loque gisait par terre et les commères s'enfuyaient...

On venait de me damasquiner au marteau des petits filets de cuivre qui remplaçaient les méridiens qui sillonnaient mon corps, quelques instants avant mon « éblouissement ». C'est si bon l'inconscience, cette petite mort qui nous entraîne à la grande pour ne plus la craindre. Une énergie vertigineuse sillonnait mes méridiens. Tout autour de moi était coruscant comme si la foudre m'était tombée dessus. Une vitalité phénomenale en circulation, impossible à dompter du premier coup, branché en direct avec le ciel. Cela me fit penser à la noosphère chère à « Theillard », une fine pellicule de conscience humaine en apesanteur au-dessus de nos têtes, enserrant la terre pour alimenter nos cerveaux des savoirs en suspension. Cela ne dura que quelques instants. Mon corps inerte s'évapora.

En me réveillant, j'étais allongé dans la chambre d'un appartement cossu des beaux quartiers. Cela sentait l'encens — pas celui des églises — celui qui parfume les mantras que l'on scande dans les ashrams hindous. Le lit était grand, très large. Je ne rêvais plus. Un chérubin aux joues mafflues a bondi sur la couette.

- C'est comment ton nom ?
- Aurore, n'embête pas notre invité !

Si le paradis existe, je vous le jure, il doit ressembler à un grand lit avec des angelots dansants autour et une vierge magnifique rétablissant le bon ordonnancement dans la chambre.

Il était huit heures du matin, son élégance exhalait « Opium de Guerlain ». Trois gosses passèrent la tête derrière la porte, chacun un sourire angélique aux commissures des lèvres, me souhaitant à leur manière une bonne journée. L'école les appelait !

- Passez une belle éternité, Monsieur l'inconnu.

Jusqu'au souper, elle m'a abandonné au confort bourgeois d'une douche chaude et des tapis moelleux qui caressent vos plantes de pied. J'étais libre de partir, de remplir mes poches d'antiquités qui couvraient les murs, garnissaient les vitrines. Je n'en avais pas envie. On ne trahit pas une bonne samaritaine. Une main qui vous tend l'espoir.

La maison ne semblait jamais finir. Un hôtel particulier en plein « les Halles » juste pour moi et mon après-midi. On ne devine pas ce que veut dire le bonheur, tant que l'on n'a pas couché dans des draps neufs depuis huit mois. C'est pareil avec l'eau minérale qui coule du robinet, régénérée par une mécanique de précision. L'eau, quand elle est pure, elle nourrit aussi ! La cuisine inondée de lumière offrait toutes les commodités. C'en était presque trop, à quoi pouvait servir le progrès quand on a les moyens de tout se payer ? Je n'eus qu'à ouvrir « la chambre froide » et profiter de tout. Un déjeuner de roi triste de ne pas l'avoir à mes côtés !

Une dizaine de petits anges avait fini de festoyer. « Kiri », pots de bébés, miettes de gâteau au chocolat, verres renversés s'amusaient encore entre eux. Je commençais à avoir faim...

- Veux-tu que je débarrasse la table ?

- Faites confiance, ayez toujours confiance, cela arrivera tout seul. Ne pressez pas le temps comme un citron. Redevenez un enfant François, sinon le royaume des cieux...

À l'autre bout de la table, ses yeux me parlaient. Ses lèvres remuaient. C'était son cœur que j'entendais. Elle me raconta les enfants qui remplissaient sa vie. Ses petites joies, le bonheur qui s'invitait souvent. Elle désirait le partager avec le monde entier qui n'en voulait pas. Ce corps, contre lequel je m'étais blotti, remplissait d'énergie ma pauvre carcasse de sale gosse malade. Cette nuit, aux portes de l'amour, la solitude avait fondu. Ce cœur tanné qui ne m'appartenait plus et que le mauvais vent du sort avait détourné, s'apprêtait à jouir. Une jouissance, échappée du meilleur de moi, l'avait comblé. Elle lévissait...

Un chérubin vint lui réclamer une histoire. J'étais sans éclats et voilà qu'autour de moi de vieilles envies s'agitaient à nouveau : visiter le monde, apprendre le piano, retrouver Fred, un ami d'enfance. Pile et face rayonnaient...

Silence. Les yeux dans les yeux nous avons soupé. La nuit est passée, sans que le temps nous rappelle à l'ordre. J'étais amoureux.

Si j'avais su que cette femme allait se dissoudre, j'en aurais demandé encore plus. Quelque matin plus tard, on m'a dit oui ! Je suis parti très loin. Inévitablement, une plume m'a ramené à son souvenir. J'ai sonné à sa porte.

- Il n'y a jamais eu personne ici à ce nom, Monsieur. Son parfum, l'encens exhalaient des murs du grand hall...

- Putain ! Me suis-je écrié en regardant le plafond qui tentait d'imiter la fresque de « Michel-Ange » de la chapelle Sixtine.

Tous les chérubins me souriaient. Les mêmes trognes avec des ailes à la place du petit cartable dans le dos. Son sourire se reflétait dans les leurs qui me confiaient qu'elle serait toujours là, à mes côtés.

Les histoires d'anges, ça ne fait plus rêver les baptisés, les athées qui se pressent dans les centres commerciaux pour équiper leur nouvelle cuisine.

Les histoires d'anges, elles ne nourrissent que les-affamés-de-tout !

Leçon 2

Mon frère et ma sœur,
Parfois, la vie de couple ressemble à deux armées,
Qui ne cessent de violer le territoire de l'autre.
Il est toujours temps de signer un armistice avant,
Que la mitraille ne déchiquette des corps.
Cette trêve sera propice pour laisser la place au dialogue,
Et accepter les arguments de l'autre.
Faites-vous confiance,
Accordez-vous une plus grande attention.
Soulagez-vous de vos doutes et des blessures accumulées,
dans vos précédentes escarmouches.
Si malgré cela, la trêve ne produit aucun résultat,
Sachez que la guerre n'en engendrera pas non plus.

Quand la terre a cessé de tourner

Il y avait eu bien entendu, quelques soubresauts qui avaient effrayé la population, bien vite repris dans les manchettes des journaux à grand tirage, qui en firent des titres gros comme des immeubles qui s'écroulent. Une plaque terreuse et boueuse soulevée par sa cousine violente et belliqueuse, venue du fond des abîmes avait ruiné les derniers taudis. La misère, à force de désespérance, peinait à reconstruire. Les débâcles claironnaient l'exil. Les temps s'annonçaient orogéniques. L'humanité se mentait...

Les pauvres tentaient de voler un peu de « prime time », mais leurs mines défaites ne soulevaient plus qu'une lointaine compassion. La grippe aviaire était passée par là. Les « Ben Laden » tripotaient l'uranium à faire péter leurs entrailles et les bookmakers observaient les trajectoires meurtrières des cyclones en pariant sur la ville qui serait rayée de la carte dans la semaine.

On avait élevé des murs contre la haine. Elle nous pourrissait l'arbre de vie. Les Africains excellaient dans l'art de les escaler. Les digues n'avaient pas résisté à la montée de la mer. On imagine mal, combien un mètre supplémentaire d'eau salée dans les océans, peut recouvrir de terres habitées. La Hollande, pays de cocagne, inventa les champs flottants. Les tulipes poussaient sans arrosage, tandis que les vaches tanguaient, sans faire tourner le lait dans leurs mamelles. Les courses transocéaniques étaient terminées, trop de déchets flottaient sur les océans et les « fortunes de mer » risquaient de mettre en faillite la « Lloyd ». Les sous-marins patrouillaient à tout va

sous une immensité réduite au silence que quelques albatros, sauvés des marées noires successives, peuplaient parcimonieusement.

Le temps était de plus en plus décompté. Les vieux mourraient à des âges canoniques, que les opérations esthétiques ne pouvaient sauver même de la puanteur. Tandis que quelques hédonistes s'essayaient à bronzer sous leur combinaison en latex, les philosophes au teint blême, dédramatisaient l'inévitable chute de la civilisation, à grand renfort de discours savants, incompréhensibles au commun des mortels. Nous étions des analphabètes tous justes bons à « tchatter ». Qui s'intéressait encore à ces quelques bribes de vocabulaire pour ergoter sans conviction sur l'histoire des civilisations englouties ? Elles ne nous sauveraient pas de l'amnésie.

Ce ne fut pas cet accablant réquisitoire qui me donna l'envie d'écrire cette chronique, mais un curieux ralentissement révélé par un sage hindou accroché à la solitude de son ashram. Il sentait encore, sous ses pieds nus, la terre tourner. Ses yeux délavés scrutaient le mouvement éternel des étoiles dans le ciel.

Il confia à « l'Hindus Times » ses constatations pour le moins étranges. Le cosmos défilait moins vite et les constellations prenaient des formes géométriques inhabituelles. Le jour piquait de la nuit. Fataliste, le crépuscule s'accommodait des aubes qui s'éternisaient. Entraîné à déjouer les horaires, personne ne s'en était inquiété.

« Greenwich » et son méridien ne faisaient plus la référence, ce qui déroutait de plus en plus les G.P.S utilisés pour guider les bombes sur leur cible. Les dégâts collatéraux s'accumulaient et l'ordre, tel que nous l'avions connu se délitait en marée humaine livrée à leur sort.

Depuis dix mois, la terre perdait de sa vitesse. Le gap s'avéra prodigieux. Elle tournait cinquante-deux minutes et vingt-cinq secondes moins vite. On imputa ce phénomène à une nouvelle inclinaison, due selon un expert très émérite : « À la variation du souffle de la stratosphère sur les masses convergentes qui secouent tous les dix siècles l'écorce terrestre. ». D'autres moins péremptoires reconnurent leur erreur. Ce n'était pas la gravitation qui l'attire vers le soleil mais la force centrifuge qui cherche à l'en écarter, mais une autre loi, plus discutable sur la composition du noyau terrestre qui en refroidissant s'alourdissait, déséquilibrant le précieux couple soleil terre. On en resta là...

Ce ralentissement ne risquait-il pas d'engendrer un nouvel ordre ? L'immobilisme...

Partout les églises fleurissaient. Les cœurs désacralisés se rassasiaient mal. La déréliction s'imposait. Personne ne se faisait confiance. L'État en premier lieu, qui avait pris un sacré coup de vieux, incapable de gérer des pandémies, des tsunamis, des déficits, des krachs financiers, des violences ethniques, des diasettes et l'effroyable cupidité des élites au pouvoir. L'état avait été remplacé par un régionalisme, plus commode à contrôler.

Si le temps s'enrayait, personne ne survivrait. Dieu avait des demi-frères partout. On les vénérât, en écoutant de longs prêches millénaristes sur les écrans en plasma. Chaque foyer se retrouvait matin, midi et soir pour prier autour d'un petit autel, où brûlait de l'encens. L'humanité avait peur, mais n'en laissait rien paraître. Les grandes villes se divertissaient comme au temps de la prohibition. L'alcool libérait mal de misérables démons. Les gens des campagnes pratiquaient leur yoga, méditaient dans le silence de leur communauté en survie et spiritualisaient la nature. Dans les usines, les robots ne se syndiquaient pas, ne discutaient pas devant la machine à café

et marnaient H24. Quant aux prolétaires, emportés par la misère, inutile, l'eugénisme avait démontré son efficacité. Le vaccin obligatoire au plus de 60 ans, en avait occis plus d'un !

- Puisque le temps ralentissait, n'allait-on pas vivre plus longtemps ? Suggéra goguenard un humoriste en vogue. La blague ne fit sourire personne...

L'arrêt définitif de la rotation terrestre fut calculé avec une marge importante. Le ralentissement s'avérait peu linéaire. Au début, on s'inquiéta, puis on s'habitua. On croyait aux miracles et l'humanité s'agita de plus belle. Aux temps anciens, la terre avait échappé in extremis à bien d'autres conneries...

Ce soir-là, je bivouaquais dans les dunes de « l'erg Ouarane » avec mon ami « Chibani ». Nous devisions, comme à notre habitude de Dieu, l'unique. Il m'exégétisait les sourates, indiquant aux derniers nomades, le chemin à suivre. Les G.P.S ne servaient plus qu'à se rappeler, la position d'un port, depuis longtemps englouti. Nous n'avions plus de direction. Le globe ne tournait plus autour du soleil. Le vent ne soufflait plus. Ombres et lumière...

Un froid inhabituel envahit le jour qui pointait son aurore à l'horizon. Nous étions habitués aux manifestations erratiques d'un astre grim pant péniblement à 25°, pour ne plus y bouger. Rassurés, nous nous recouchâmes au chaud dans nos duvets. C'est la pluie qui nous réveilla. Fine et glacée, laissant apparaître deux arcs-en-ciel. Le reflet sur le « baryum » en suspension en était la cause. L'aluminium qui se déposait en gouttes aussi nous annonça une belle journée. Le soleil était exactement à la même place. Le silence emplissait les tympans. Le sol germait. Un grondement sourd venu du sous-sol nous effraya. Des pousses de « sboth », dans un effort démesuré formaient à l'unisson la croûte argileuse pour tenter une existence.

Elles lançaient au soleil pâlichon, leurs fines feuilles à « chlorophyller »

La terre venait de s'arrêter. L'Amérique resta dans la nuit. Un vent de sable chaud s'abattit sur les autoroutes occidentales repues de vacarme. La pluie inonda le Sahara, qui n'y croyait plus. Cela ne dura pas...

Le même sage hindou, qui ne sentait plus la terre tourner sous ses pieds, ni les étoiles défiler sous ses yeux fatigués, perçut une légère sensation d'apesanteur, une espèce de vide intérieur plus puissant encore que le « lâcher prise » quotidien, auquel il était habitué. Il annonça à « l'Hindus Times » que la terre chutait ou s'élevait, vu que dans l'espace, il n'y a ni haut ni bas ! Le vide nous avalait à plus de 1 000 000 kilomètres à l'heure...

- Dorénavant, nous allons enfin nous soustraire à la gravité et rire ! Nous volons ! Insista le même humoriste, revenu à un peu plus d'intelligence.

Peu d'hommes résistèrent, l'instinct foudroyé par un si grand mystère. Comme le disait un philosophe plus habitué aux « Lumières » qu'à la désolation : « les yeux ne voient que ce que l'esprit peut comprendre ! ». La vérité est trop belle et trop dangereuse pour l'aborder sans détour. On mourrait par million de sidérations, une incompréhension énorme dans les yeux des trépassés. Les seuls qui ne couinaient pas vivaient dans des taudis à Dehli, les nomades sous leur « Khaïma », habitués à l'immutabilité de leur condition depuis des siècles et les deux pieds en permanence dans le vide ! D'autres plus courageux, clapotèrent bêtement par manque d'alimentation en sang des systoles, encombrées de stress et de cholestérol. La comorbidité lessivait les organismes et une masse d'inutiles

résidants principalement en hémisphère nord ne vire jamais l'avenir. L'espèce s'adapterait vite à l'aspiration par le vide...

Leurs petits enfants s'habituerent au « Nouvel Ordre » des choses. On leur enseigna que la terre tombait à la vitesse de quinze millions de kilomètres seconde. La gravité terrestre s'était inversée. Les enfants oublièrent les cris de déchirement de leurs pères. Plus un seul n'écouta de requiem...

Le temps s'était immobilisé. L'apesanteur avait vaincu Archimède. Les cœurs rayonnaient. La science s'était exilée pour se remettre de sa défaite, gardienne de son cimetière. Personne n'envisagea le pire. Tourner en rond...